Document généré le 24 avr. 2024 21:17

Liaison

Quelle aventure que ce passage à *Liaison* !

Denise Truax

Numéro 119, été 2003

Liaison : 25 ans d'histoire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41431ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Truax, D. (2003). Quelle aventure que ce passage à *Liaison* ! *Liaison*, (119), 8–9.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Quelle aventure que ce passage à *Liaison* !

denise truax

Photos : Martin Delisle

Liaison
EN CINQ TEMPS, ou comment essayer de dire quelque chose qui soit un tout petit peu probant et pas tout à fait infidèle à l'histoire, en mille mots. Quels moments privilégiés faire jaillir de la mémoire, à vingt-cinq ans d'intervalle, de ces cinq années que j'ai passées à la barre de la revue *Liaison* ?

Premier temps, l'entrevue : je garde un souvenir vif de ce rendez-vous que nous avions pris, Louise Gallant et moi-même, vers la fin de l'été 1978 ; nous allions rencontrer Nicole Doucet, coordonnatrice de Théâtre Action, dans les bureaux de l'organisme situés au coin des rues Rideau et Sussex à Ottawa. Rendez-vous que nous avions sollicité sous l'impulsion de Jean-Pierre Bégin, qui avait réalisé les deux premiers numéros de la revue et qui s'en allait, non sans nous avoir largement encouragées à prendre la relève. *Liaison*, mise sur pied par Théâtre Action au printemps, devait à l'origine être un bulletin d'information pour le milieu théâtral ainsi qu'un outil de promotion des festivals provinciaux. Mais, dès le premier numéro, Bégin lui avait donné, avec la complicité certaine de Nicole Doucet, une bien plus grande envergure en lui accordant le statut de « revue ».

Au cours de cette entrevue, nous devions convaincre l'équipe de T.A. de nous confier *Liaison*, malgré notre manque quasi total d'expérience. Nous savions écrire (j'avais après tout fait les lettres françaises à l'Université d'Ottawa et quelques cours en communication), nous avions quelques notions de mise en pages (Louise n'était-elle pas inscrite aux beaux-arts à la même université ?), nous étions animées d'une grande ferveur pour ce milieu en pleine ébullition, et nous comprenions, du moins intuitivement, le rôle essentiel que la revue pouvait jouer dans la diffusion d'une culture franco-ontarienne en émergence. Nous voulions appartenir à ce mouvement d'affirmation.

Deuxième temps, le job : nous avons été embauchées. On avait confiance que nous apprendrions notre métier sur le tas, qu'on trouverait sur notre route et par bonheur quelque rare mentor qui viendrait nous épauler... Après tout, n'est-ce pas essentiellement comme ça que le milieu se construisait ? Louise et moi, avec une belle connivence, avons plongé, tête baissée, acceptant de créer de toutes pièces et notre savoir et les pièces manquantes — et elles étaient nombreuses — de cet outil précieux qui permettrait de témoigner de l'espace culturel franco-ontarien en pleine évolution. À l'époque, nous étions souvent les premières, trop souvent les seules, à nous pencher sur les réussites du milieu, à claironner l'existence d'une culture de chez nous, à forcer les projecteurs à se braquer sur elles.

En moins de deux ans, la revue de théâtre est devenue une revue des arts, réalité franco-ontarienne oblige, et les Éditions L'Interligne sont nées. Ce passage, du théâtre aux multiples manifestations artistiques, s'est fait à peu près sans heurts, comme l'affirmation d'une évidence que tous partageaient la même scène, qu'ils se nomment musique, poésie, théâtre ou arts visuels.

Troisième temps, des moments privilégiés : avec *Liaison*, j'ai été amenée à suivre à la trace, presque en détective, celles et ceux qui investissaient l'espace artistique franco-ontarien, qui le façonnaient, une pièce à la fois. Ainsi, j'ai pu assister : à la naissance du Théâtre de la Vieille 17, et à son baptême renouvelé à tous les soirs, à chaque représentation des *Murs de nos villages*, créée spécialement pour saluer les gens de la place ; à la création collective du Théâtre d'la Corvée, *La parole et la loi*, qui relate un temps fort de notre passé collectif — la lutte pour faire échec au Règlement XVII —, et qui m'a redonnée un peu de densité historique, moi qui en avais si peu ; au happening *J'ai besoin d'un nom*, ce cri du cœur lancé à nos élites politiques afin de leur faire entendre que c'était incontournable d'ancrer l'identité dans la culture, sans quoi celle-là part à la dérive, un appel qu'elles n'ont toujours pas saisi, même aujourd'hui ; et, finalement, à la lecture impromptue que nous a faite Jean Marc Dalpé, à Lise Leblanc et à moi, de

LIAISON
BULLETIN D'INFORMATION DE THEATRE ACTION. NUMERO 1 ETE 1978

Photo : Archives *Liaison*

son poème « Les murs de nos villages », qu'il venait tout juste de terminer ; c'était par un bel après-midi d'été, nous étions dans les bureaux de T.A., Jean Marc a refermé doucement la porte du bureau avant d'entamer sa lecture. Je me souviens d'avoir été emportée par la force du texte, troublée d'entendre affirmer si simplement mais avec tant de force : « icitte, c'est chez nous »... alors que nous étions encore aux prises avec tant de luttes, dont les luttes scolaires de Penetanguishene, de Kingston, et que j'avais vécu l'âpreté de celle de Sturgeon Falls...

Quatrième temps, la critique : « Il faut arrêter de faire uniquement la promotion de la culture franco-ontarienne, et développer un discours critique face à elle. » Je ne sais pas combien de fois j'ai entendu cette affirmation. Et je soupçonne que chaque nouveau directeur de la revue la reprend à son compte, se donnant le mandat de faire (re)naître la critique dans *Liaison*, un peu comme si la revue en arrivait toujours à subordonner son rôle critique à un impératif de promotion de la culture. Je ne dis pas qu'il n'y aurait pas d'améliorations à apporter à l'espace critique de la revue, mais j'aimerais faire une mise en garde contre une opposition facile entre ces deux termes. J'ai compris, à la barre de *Liaison*, qu'il est complexe et engageant de rendre compte, honnêtement et sans fard, d'expressions artistiques qui se créent dans des milieux singuliers, avec des moyens qui sont particuliers du fait que le milieu a été coupé de ses racines. J'ai compris qu'il n'existe pas de machine critique désincarnée, capable de juger hors du temps et de l'espace de n'importe quelle pratique artistique, de trancher entre les excellentes (entendre universelles ?) et les médiocres (voir locales, régionales ?) ; si cette machine nous fait défaut, je dis bravo ! Parce que je n'y crois pas, à cette « bébitte »-là. La critique, comme la création, doit s'enraciner dans la terre qu'elle occupe, doit explorer la différence, la singularité, s'en alimenter. La critique, comme la création, doit ouvrir des yeux neufs à tous les matins. La critique, comme la création, doit être avant tout intelligence et générosité de cœur.

Cinquième temps, nommer ceux et celles qui ont fait *Liaison*, et l'amitié, de 1978 à 1983 (liste non exhaustive) : Nicole Doucet, qui a eu l'intuition de ce que pouvait être *Liaison*, du besoin de documenter l'évolution d'une culture en mouvement et d'alimenter une réflexion critique à son sujet ; Louise Gallant, la grande complice graphiste des premières années, au rire indescriptible et contagieux — qu'elle a toujours d'ailleurs — ; Marc Haentjens, qui a présidé à la transition de *Liaison* des mains de T.A. vers sa propre gouverne. Marc, au sens des affaires et à la gestion impeccables, m'a appris ce que je sais en gestion— et même si ce ne sera jamais ma force, ce que j'en sais, je l'ai bien appris, et Marc a été un véritable mentor. Puis il y a eu Kate Mensour, embauchée pour s'occuper de la promotion de la revue, du recrutement des abonnements et de la vente de publicité ; embauchée pour faire un job « sale », parce qu'à l'époque tous les personnages « artistiques » que nous étions se méfiaient comme de la peste de tout ce qui était « marketing », « vente », et qui ne pouvait être qu'une trahison des desseins si nobles de l'art, qu'un pacte signé avec le diable ; nous avons eu plus d'une discussion « animée », Kate et moi — quel bel euphémisme ! diront les témoins de certaines d'entre elles — et au fil de nos désaccords, nous avons forgé une grande amitié, bâtie sur le respect ; et, finalement, Lise Leblanc, qui préfère encore aujourd'hui demeurer un peu en retrait, comme pour ne pas trop manifester la force tranquille qui l'anime, la capacité qu'elle a de rallier, de rassembler les gens autour d'un projet, quel qu'il soit, Lise au tempérament doux, à la patience exemplaire, et dont l'intelligence et la générosité ne font jamais défaut. À vous, et à tous ceux et celles que je n'ai pas nommés, un grand merci. Grâce à vous, *Liaison* a existé, puis a grandi. Il ne devait pas être si mauvais, ce petit rejeton que nous avons materné, puisqu'il est encore là aujourd'hui. Longue vie à *Liaison* et au milieu qui l'occupe !

Photo : Archives *Liaison*

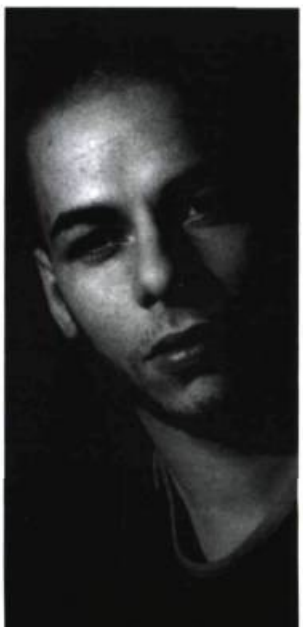

Photo : Cédéric Michaud

FESTIVAL DE THEATRE
26 JUIN – 2 JUILLET
STURGEON FALLS